Conversation avec | Silvia Costa

avril 2022

Ici on parle d'une folle nuit de désirs,
de conventions sociales questionnées,
d'un double dansé et de costumes pensés
comme des révélateurs psychologiques.

Silvia, vous venez de donner naissance à *Julie*, un opéra composé par Philippe Boesmans, une coproduction entre l'Opéra national de Lorraine et l'Opéra de Dijon. Alors que le projet vient tout juste d'éclore, remontons à ses origines. Comment ce projet est-il né ?
Ce fut d'abord Matthieu Dussouillez, le directeur de l'Opéra de Nancy que j'ai rencontré il y a 3 ans, qui m'a proposé cette œuvre que je ne connaissais pas. J'ai accepté car j'avais envie de travailler sur August Strindberg, notamment pour casser certaines idées que cette œuvre théâtrale charriait. J'ai écouté la musique de Philippe Boesmans et j'ai adoré. Ce fut une très belle découverte et j'ai très vite éprouvé de l'empathie pour Julie…
Puis, j'ai échangé avec Dominique Pitoiset, qui venait de prendre ses fonctions à l'Opéra de Dijon. Nous nous connaissions déjà, mais cette fois-ci nous avons échangé sur cette œuvre précise. Il avait envie de renouveler le répertoire, c'est quelque chose qui lui tenait à cœur. C'est donc la raison pour laquelle nous avons décidé d'une coproduction. Tout le monde avait à cœur de monter cette œuvre.

Le livret a été écrit par Luc Bondy et Marie-Louise Bischofberger d'après *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg. Un huis clos tragique entre Julie, la jeune aristocrate, Jean, son valet et Kristin, la cuisinière de son père. Est-ce comme cela que vous résumeriez-vous l'histoire en quelques mots ?
Oui c'est très simple car l'action est limitée dans le temps et dans l'espace. Tout se passe en une seule nuit, mais pas n'importe laquelle : celle de la Saint-Jean. Nuit de fête, nuit de songe, nuit qui brouille les frontières entre le réel et l'irréel. C'est ici que ça devient subtil. Durant cette nuit, comme lors du carnaval, les lois sont comme *inversées*. La fille du comte, Julie, est attirée par un jeune serviteur, Jean, qui est lui-même déjà engagé avec Kristin, une autre servante au service du Comte. À partir de là, l'intrigue est en place. C'est un jeu de séduction entre Julie et Jean, qui les conduit à faire l'amour. S'ensuit un épilogue très rapide : la mort de Julie. Ce n'est pas quelque chose que l'on voit sur scène, mais Jean lui donne un rasoir ; on comprend donc qu'elle va se suicider. Suivre ses désirs et ses pulsions conduit à sa mort. Eros devient thanatos.
Voilà la trajectoire.

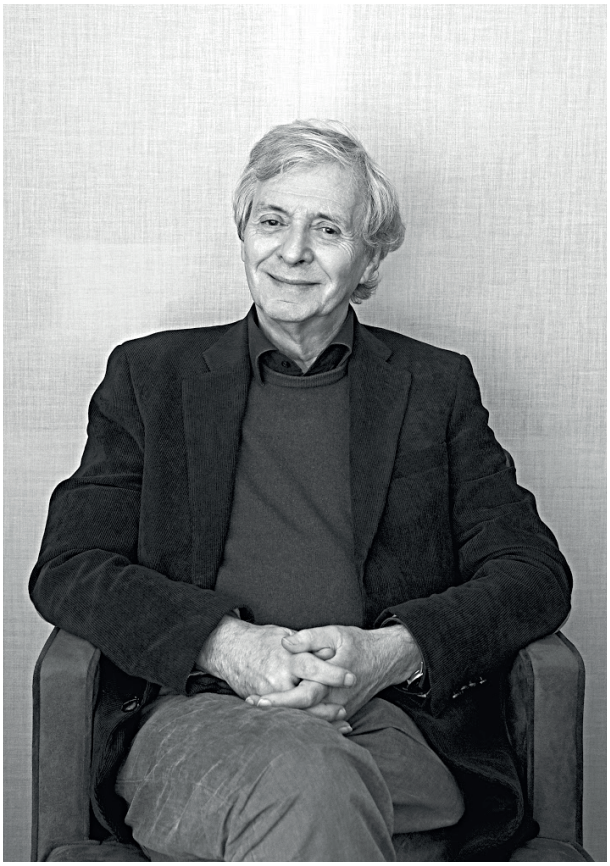
Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette histoire ?
De manière plus précise, qu'est-ce que Julie nous dit des rapports entre les hommes et les femmes aujourd'hui ?
J'ai travaillé à partir du parti pris de Boesmans qui voulait universaliser cette femme. Ce n'est d'ailleurs pas *Mademoiselle Julie*, mais simplement *Julie*, dans cette version. Pour nous, c'est l'histoire d'une femme. L'œuvre est tissée de dialogues, qui sont eux-mêmes nourris de jeux avec les mots, dans une sorte

Silvia Costa © Matthias Baus

d'ivresse langagière. Julie a la possibilité de raconter son histoire, elle parle, elle raconte qui était sa mère, comment elle a grandi, comme elle s'est construite. Elle insiste sur le fait qu'elle a tout fait « comme un homme ». Cette histoire, c'est donc aussi le dévoilement de son identité. Je me suis concentrée sur elle. C'est un personnage qui a une très forte personnalité, à la fois sombre et puissante. Ces actions ne sont pas rationnelles ou logiques, son désir est comme un feu qui la brûle mais qu'elle ne peut s'empêcher de toucher malgré tout. Cela la dépasse, c'est plus fort qu'elle. Elle est sincère dans ses pulsions, c'est ce qui la rend si réelle.
Face à elle, les deux domestiques sont tout en contrastes. Julie, c'est l'élan spirituel, la seule qui parle d'amour, quand les autres voient l'amour comme quelque chose de très concret et de matérialiste. Pour eux, c'est trouver une position sociale. Ils ont une vision à plat de la réalité. Kristin veut se marier, avoir des enfants, c'est tout. Elle n'évoque rien d'autre. Là où Julie est un esprit libre, qui nous donne à voir cette liberté.
Il y a beaucoup d'indices qui nous permettent de l'affirmer.

Par exemple, quels sont ces signes forts dans le texte ?
Le motif de l'oiseau dans une cage, par exemple. L'oiseau, c'est Julie qui a besoin de sortir de cette prison à tout prix, de s'extraire de sa condition aristocratique. Elle a besoin de casser les codes, de ne pas suivre les règles. Julie est un symbole de liberté totale, mais l'épilogue nous montre que la société n'est pas encore prête à la lui accorder. La lecture est double ici.
Le monde n'est pas prêt à accueillir des Julie en son sein, et, en même temps, cette mort, c'est une fuite qui a quelque chose de libérateur. Comme un rituel, comme une nouvelle naissance.
Cette pièce peut paraître simple lorsqu'on la lit au premier degré, mais elle peut devenir aussi bien plus complexe…

« L'oiseau, c'est Julie qui a besoin de sortir de cette prison à tout prix, de s'extraire de sa condition aristocratique. Elle a besoin de casser les codes, de ne pas suivre les règles. Julie est un symbole de liberté totale, mais l'épilogue nous montre que la société n'est pas encore prête à lui donner cette liberté. »



Philippe Boesmans © D. R.

Pourriez-nous nous parler d'un moment précis, d'une scène, d'un effet scénique qui vous tient à cœur ? Une sorte de petite pépite que vous nous donneriez en avant-première…
J'ai envie de parler de la place de la danse. Philippe Boesmans a dit qu'il ne voulait pas représenter la fête musicalement, certes, mais lors de cette folle nuit, on imagine beaucoup de danse. D'ailleurs Julie apparaît pour la première fois sur scène avec la danse : « cette nuit mademoiselle Julie danse comme une folle » dit Kristin au début de la pièce. Pour moi, c'est très important. Cela évoque la danse des sorcières, la danse des morts… Nos sociétés sont chargées de cet imaginaire. Ces pratiques du corps ont toujours été utilisées pour libérer les individus des diktats sociaux. J'ai donc conçu une mise en scène dans laquelle il y a constamment de la danse, ou le souvenir de la danse. Le corps de Julie a cette empreinte. C'est dans cette optique que je l'ai doublée avec une danseuse, Marie Tassin. La danseuse est une doublure et à partir de là on peut multiplier les significations : elle est sa sœur, elle est la mort, elle est surtout un présage de mort. Dès le début, elle apparaît comme telle.

Comment avez-vous imaginé cela, en termes de décors ? Au sein de quels types d'espaces la danse trouve-t-elle sa place ?
Au sein d'une géométrie spatiale très variable, capable de refléter cette atmosphère de nuit de songe. Le décor change tout au long du spectacle. On est dans le même lieu, mais il se transforme car c'est un espace sensible. Un espace qui suit le mouvement de la pensée des solistes. Quand la tension augmente, pour Julie, l'espace rétrécit, comme si nous étions dans sa tête. Ensuite, quand elle ressent une immense solitude, les murs s'ouvrent et créent un grand espace. C'est un espace transparent, c'est très important, car c'est la surface sur laquelle se greffent des hallucinations, comme si des chambres collatérales au château s'ouvraient…

Vous avez donc cherché à créer un espace qui dit les fluctuations des âmes, l'évolution des sentiments et les trajectoires psychologiques. Est-ce que cela trouve un quelconque prolongement dans les costumes ?
Pour l'espace scénique, nous avons voulu qu'apparaisse le souvenir de quelque chose, un souvenir d'architecture, des souvenirs d'intérieurs aristocratiques stylisés. C'est la même logique pour les costumes. C'est en tout cas dans cette direction que nous avons travaillé avec Laura Dondoli. Les personnages ont des vêtements stylisés ; on reconnaît immédiatement le valet et Julie porte une robe du soir. Nous avons également joué sur les dimensions, sur les proportions. Les manches de Jean sont trop longues par exemple, parce qu'il cherche à demander de l'argent à Julie à un moment ; Julie a des poches vides… Les costumes sont des prétextes pour les gestes, des prétextes pour construire des images et des actions.

Qu'est-ce que la robe de Julie révèle alors de ce point de vue ?
La robe de Julie est au départ très exubérante, très gonflée et vaporeuse. Au fur et à mesure, elle se dégonfle. Elle est longue au départ, elle devient courte et simple. Par contraste, Kristin et Jean apparaissent comme des silhouettes découpées, qui évoquent presque des êtres bidimensionnels.

Philippe Boesmans a expliqué que chaque personnage avait une identité vocale spécifique et que ces caractéristiques de l'écriture de la voix évoluaient en fonction de la psychologie du personnage. Comment avez-vous intégré ces données et comment avez-vous travaillé sur cette partition ?
La musique avait déjà été jouée, ce qui a été très confortable pour moi. J'ai déjà travaillé sur des productions d'opéra pour lesquelles la musique venait tout juste d'être composée et avait imposé à toute l'équipe un temps de travail beaucoup plus restreint ! Pour *Julie*, au contraire, j'ai passé beaucoup de temps sur la musique, je m'en suis imprégnée. J'ai pu penser chaque geste et chaque évènement scénique en les connectant totalement à la musique.

Si vous deviez parler de cette musique avec des images, des impressions, que diriez-vous ? Que vous évoque-t-elle ?
C'est une musique changeante, je suis donc rentrée avec bonheur dans cette composition, riche, imprévisible, fragmentée. Elle regorge de détails. Vous savez, ce qui est magique dans mon travail, c'est de travailler avec une musique qui a été composée pour ce qu'on *voit*. Cette adhérence est d'une richesse incroyable. Que la partition vienne d'être fraîchement écrite ou non.

Comment se passe votre collaboration avec Emilio Pomarico ?
Avec Emilio, ça se passe très bien ! Il est très précis, il connaît parfaitement la musique de Philippe Boesmans. C'est très précieux d'avoir quelqu'un comme lui, notamment pour pouvoir faire un travail de grande précision avec les solistes. Il travaille beaucoup sur les différences vocales. Les voix sont spéciales, je cherche donc à ce que les actions sculptent la psychologie des personnages. C'est aussi une partition qui comporte beaucoup de pauses, nous avons également cherché à leur trouver une densité et à en expliciter le sens ensemble. C'est une collaboration qui a vraiment bien fonctionné.

Nous nous réjouissons de pouvoir découvrir tout cela prochainement. Connaissez-vous l'Opéra de Dijon ?
Non, ce sera une vraie découverte pour moi, après Nancy.

Et connaissez-vous la ville de Dijon ?
J'étais venue en 2009 mais n'en ai pas gardé beaucoup de souvenirs. J'aimerais donc découvrir la ville davantage. Je sais qu'il y a du bon vin ; j'ai hâte ! J'ai aussi très envie de découvrir les musées et le centre historique. •

Propos recueillis par Camille Prost

Julie, Opéra de Nancy © Jean-Louis Fernandez

Cette interview a été réalisée avant l'annonce de la disparition de Philippe Boesmans le 10 avril dernier. Avec une grande tristesse, nous saluons cet artiste qui compte parmi les figures les plus respectées et plébiscitées de l'opéra aujourd'hui.

Julie
Boesmans
opéra
mercredi 4 à samedi 7 mai 20h
granD théâtre

opera-dijon.fr